

LA  
SEMAINE DES ENFANTS

MAGASIN D'IMAGES ET DE LECTURES AMUSANTES ET INSTRUCTIVES.

PUBLICATION DE CH. LAHURE, IMPRIMEUR A PARIS.

On s'abonne à Paris : au Bureau du Journal, chez M. Ch. Lahure, éditeur, rue de Fleurus, 9; à la librairie de MM. L. Hachette et Cie, boulevard Saint-Germain, 77, et chez tous les Libraires de la France et de l'Étranger. — Les abonnements se prennent du 1<sup>er</sup> de chaque mois. Pour Paris, six mois, 6 francs; un an, 11 fr.; pour les départements, six mois, 8 fr.; un an, 15 fr. — Les manuscrits déposés ne sont pas rendus.



Une flèche lui était entrée dans le cœur. (Page 66, col. 1.)

SOMMAIRE.

RÉCITS HISTORIQUES : Mort de Guillaume le Roux. — CONTES, HISTORIETTES, DRAMES : Le fiancé d'une étoile (*suite*). — VARIÉTÉS : Le petit Chaperon-Rouge; Le maréchal Niel.

RÉCITS HISTORIQUES.

MORT DE GUILLAUME LE ROUX.

Guillaume le Roux, fils et successeur de Guillaume le Conquérant, roi d'Angleterre, n'avait aucune des qualités d'un bon roi. Son règne qui dura treize ans, ne fut qu'une longue suite d'exactions et de brigandages, dont sa mort seule arrêta le cours. Cet événement eut lieu dans une forêt où il avait l'habitude de chasser.

Depuis quelque temps, il s'était répandu des bruits sur la fin prochaine de Guillaume; ils circulaient parmi

le peuple et s'accréditaient rapidement dans l'esprit de tous ceux qu'il scandalisait par son immoralité, ou dont il avait provoqué la haine par ses actes de violence. Lui-même n'était pas sans appréhension. La nuit du 1<sup>er</sup> août de l'an 1100 fut pour lui une nuit sans repos; son imagination fut troublée par des songes si affreux, qu'il fit venir ses serviteurs pour veiller auprès de son lit.

Avant le lever du soleil, un de ses écuyers entra dans sa chambre et lui rapporta la vision d'un moine étranger, que l'on interprétait comme un présage de calamité pour le roi.

« Cet homme, s'écria Guillaume avec un sourire forcé, rêve comme un moine : donnez-lui cent shillings. »

Il ne put cependant dissimuler l'impression que ce mauvais augure avait faite sur son esprit. Il avait résolu d'aller ce matin-là à la chasse; et à la prière de



ses amis, il y renonça et consacra toute la matinée aux affaires. A son dîner, il but et mangea plus qu'à l'ordinaire; ses forces se ranimèrent, et, peu de temps après, il monta à cheval, pour chasser, et entra dans la forêt.

Là, presque tous ses gens le quittèrent successivement, afin de poursuivre séparément le gibier.

Vers le soir, des paysans traversant la forêt, y découvrirent le corps de Guillaume étendu à terre et nageant dans son sang. Une flèche, dont le fût était brisé, lui était entrée dans le cœur. On le transporta sur un chariot à Winchester, où on l'ensevelit promptement le lendemain matin.

Par respect pour son rang, on lui éleva un tombeau dans la cathédrale; mais on crut qu'il ne serait pas convenable d'honorer, par des cérémonies religieuses, les obsèques d'un prince dont la vie avait été si impie, et dont la mort était trop soudaine pour donner l'espoir qu'il eût eu le temps de se repentir.

Par quelle main le roi fut-il frappé? La flèche l'avait-elle percé par accident, ou avait-elle été lancée à dessein? On ne peut répondre à ces questions d'une manière satisfaisante. Le récit qui obtint alors le plus de crédit, fut que Guillaume, en suivant des yeux une biche blessée, mit la main devant son visage pour se garantir des rayons du soleil, et qu'au même moment une flèche, partie de l'arc de Gauthier Tyrrel, un de ses compagnons de chasse, effleura un arbre et le frappa à la poitrine.

On ajoutait que Gauthier, effrayé des suites que le meurtre pouvait avoir pour lui, bien qu'il l'eût commis involontairement, piqua des deux vers le rivage, s'embarqua immédiatement et passa en France; un pèlerinage qu'il fit ensuite à la terre sainte fut attribué aux remords qu'il éprouvait. Mais Tyrrel repoussa toujours cette accusation; et, après son retour, il déclara, sous la foi du serment, en présence du célèbre Suger, abbé de Saint-Denis, qu'il n'avait pas même vu le roi le jour de sa mort, et qu'il n'était point entré dans la partie de la forêt où ce prince avait péri.

A. L.

## CONTES, HISTORIETTES, DRAMES.

### LE FIANCÉ D'UNE ÉTOILE.

L'imbécile, pour obéir à sa mère, s'agenouille devant le baquet et présente sa face au miroir dans lequel elle doit se peindre, en riant de manière qu'on eût cru entendre le cri d'une chèvre.

« Fort bien ! très-bien ! s'écria Cassanak ; continuez : vous voyez qu'on ne cherche plus à vous attirer dans l'eau. Riez encore beaucoup plus fort. Indépendamment des grâces toutes particulières que vous déployez, vous donnerez une idée très-avantageuse de votre bon caractère en riant bien fort de la plaisanterie qu'on vous a faite. »

Badur veut surpasser par de nouveaux éclats de rire tous les précédents; le bruit s'en fait entendre dans la rue, il attire le pourvoyeur du calife, qui frappe vivement à la porte; Nariha va ouvrir; tandis que son fils se lève brusquement, le pourvoyeur entre.

« Qu'est-ce donc, madame, dit-il, n'êtes-vous plus fruitière? faites-vous de votre maison une écurie? voilà déjà l'abreuvoir dans le milieu... J'ai su cependant

qu'il était arrivé beaucoup de fruits chez vous, n'en pourrais-je pas avoir ?

— Vous ne vous levez pas assez matin, répondit Nariha avec aigreur : qui paye mieux que vous, vous a devancé ; et ma maison ne peut avoir l'air d'une écurie que quand vous y êtes.

— Voilà des propos fort insolents ! reprit le pourvoyeur, ignorez-vous que j'appartiens au calife ?

— Ignorez-vous que ma boutique est sur le marché, que je dois servir le public, et que le tort est à ceux qui arrivent trop tard ?

— Adieu, madame la fruitière ! on a raison de dire que vous êtes folle, je ne remettrai jamais les pieds chez vous.

— Adieu, monsieur le pourvoyeur ! si vous tenez parole, on aura raison de dire que vous êtes sage.

— Je m'en vais, madame la fruitière, on aura de vos nouvelles au palais.

— Partez, monsieur le pourvoyeur, j'aurai soin d'en donner des vôtres. »

### VIII

Le pourvoyeur sortit furieux ; Nariha était en colère ; l'Arménien cherchait à la calmer.

« Oubliez cet insolent, madame ; je vous promets que vous ne serez plus dans le cas de faire des affaires avec lui. Mais achevons ce que nous avons commencé ; engagez votre fils à présenter de nouveau sa figure au baquet ; mais je lui recommande de faire moins de bruit, pour ne pas attirer de nouveaux importuns. »

Badur se remet en posture ; dès que l'Arménien juge le portrait terminé, il l'envoie à l'étoile du matin par la même voiture dont il s'est servi pour le précédent. Ensuite s'étant servi de son tube et du cornet, il parla ainsi à Nariha :

« Le portrait a produit un effet très-heureux. Votre fils réussira, madame ; demain peut-être je vous dirai des choses très-agréables ; et songez toujours à me pourvoir d'aussi bons fruits qu'aujourd'hui, et en abondance. » En disant cela, il sortit.

« Tu entends, Badur ? dit Nariha à son fils ; il faut aller acheter des fruits, car notre jardin et ceux de nos voisins, tout grands qu'ils sont, ne suffiraient pas ; apporte en même temps un autre bouquet pour ta future, à qui je veux l'envoyer demain de ma part. »

Cassanak était allé quitter chez son neveu sa robe et son bonnet ; il l'avait trouvé livrant ses fruits au pourvoyeur du calife, à ceux des vizirs et des principaux émirs ; n'étant pas nécessaire auprès de lui, il courut chez son ami le géomancien.

« Voici ce qui vous reste à faire, lui dit le savant : le magasin de votre neveu est à présent bien achalandé ; on vient de mettre en vente un des plus beaux jardins qui soient dans les environs de Bagdad, il faut aller sur-le-champ l'acheter pour votre neveu. Vous donnerez comptant la moitié du prix ; vous demanderez du temps pour le reste, je vous réponds que bientôt Dalhuc vous aidera à solder le prix promis par son fils. Il ne vous coûtera que cinq cents sequins ; vous y trouverez un bon jardinier, qu'il faudra conserver, et comme votre neveu ne sera plus aidé des mains invisibles qui arrangeaient ses fruits en les apportant, vous vous pourvoirez d'un serviteur adroit : tout cela doit être fait sur le moment.

— Mais où prendrai-je ces deux cent cinquante



sequins ? répondit Cassanak, puisque je ne suis pas en état de vous rendre ceux que vous m'avez déjà prêtés ?

— Vous ne me devez rien, reprit le géomancien ; le trésor qui m'a fourni l'or que je vous ai avancé pour payer les fruits de Narilha et qui va vous fournir deux cent cinquante sequins pour acheter le jardin n'est autre que celui de la belle-mère. Elle a plus de douze cents pièces d'or : les trois quarts ont été volés à Dalhuc depuis qu'il a eu le malheur de l'épouser ; l'autre quart appartient à votre neveu, et nous enseignerons à son père les moyens de reprendre le reste. Si je le voulais, les génies invisibles qui me servent m'apporteraient tout ce qui est dans sa niche, mais je n'y veux prendre que la somme que Dalhuc avait reçue de sa première femme et doit à son fils. Voilà de l'or, mon cher Cassanack, allez conclure vos marchés. Demain pour la dernière fois vous retournerez chez la fruitière ; il est nécessaire de conserver auprès d'elle et de son fils le charme de l'illusion, jusqu'à ce que vous ayez conclu le mariage de votre neveu avec la fille du barbier, et tout cela peut se faire demain de la manière que je vais vous indiquer. »

## IX

Tandis que ces deux amis se concertaient, le barbier faisait de son côté une démarche bien convenable à leurs vues. Il était venu s'expliquer avec Narilha.

« Quelle conduite tient donc Badur ? lui disait-il ; il se fait raser et peigner ridiculement. Il étale chez nous un gros bouquet de fleurs, sans en laisser une seule pour ma fille. Je ne veux pas d'un extravagant pour mon gendre. »

Le barbier débitant ces paroles avec la volubilité particulière aux gens de son état, s'aperçut que Narilha rougissait et frémissait de colère.

« M'entendez-vous, madame ? dit-il en avançant deux pas. »

— Si je t'entends ! cria-t-elle, barbier de Satan, insolent, qu'appelles-tu extravagant ? quand tu voudras voir un extravagant, regarde dans ton miroir ! garde pour toi ta sotte fille, mon fils n'est pas pour elle ; vous n'êtes que que de petites gens avec lesquels nous rougirions d'avoir des relations d'aucune espèce.

— Vous me rendez ma parole, répondit le barbier, qui cherchait à se contenir, je vous en suis obligé. Mais il y a bientôt deux ans que votre mari et votre fils fréquentent ma boutique sans y avoir laissé la moindre pièce de monnaie ; il me faut au moins des étrennes pour mes apprentis.

— Eh ! qui t'a refusé ton salaire et tes étrennes ? reprit la fruitière ; y a-t-il un seul ouvrier dans Bagdad qui puisse se plaindre de nous ? tiens, ajouta-t-elle, en jetant dédaigneusement quelques pièces d'argent sur la table ; voilà pour le maître barbier et ses garçons, on ne saurait les payer assez vite pour se débarrasser d'eux. Sors d'ici tout à l'heure. »

Le barbier leva les épaules, et s'en alla.

En retournant chez lui, il rencontra Cassanak qui venait de prendre possession du jardin, et de tout arranger pour bien assurer le commerce de son neveu. La tête encore remplie de son aventure, le barbier arrêta Cassanak :

« Avez-vous, lui dit-il, quelques relations avec Dalhuc, votre ancien beau-frère ?

— Aucune, depuis qu'à l'instigation de sa méchante femme, il a mis dehors de chez lui mon cher neveu.

— Savez-vous, ajouta le barbier, que la femme dont vous parlez extravague tout à fait ?

— Je la connais depuis longtemps, elle n'a jamais été trop raisonnable ; mais en ce moment elle éprouve une crise violente, qui a écarté de sa boutique toutes les pratiques qu'elle avait eu l'adresse de s'attirer. J'en ai profité pour former à mon neveu un établissement, qui va devenir, je l'espère, plus florissant que celui de sa belle-mère ; il tient à présent cette boutique qui est au coin de la place, où tous les chalands de Narilha viennent se rendre ; ils paraissent enchantés de mon neveu, qui est bien le plus brave garçon qui soit dans Bagdad.

— Mais si votre neveu est obligé d'acheter des fruits pour les revendre, il ne fera pas trop bien ses affaires.

— Mon neveu tirera principalement ses marchandises de chez lui. Il est propriétaire du plus beau jardin qui soit dans nos environs ; voici le contrat d'achat et sa quittance. Ce pauvre jeune homme est intéressant, il a trouvé des amis ; on s'est empressé de contribuer à ses petits succès ; il ne lui manquerait plus que de trouver une femme qui pût le seconder dans son commerce.

— Dalhuc, dit le barbier, me l'avait proposé pour gendre, mais sa méchante femme ne voulait pas se dessaisir d'un sequin. Vous êtes père, et savez comme moi que notre premier soin est de pourvoir nos enfants ; je n'ai plus d'engagements, votre neveu est établi, et s'il désire encore devenir l'époux de ma fille, je la lui donne.

— Je l'accepte pour lui de grand cœur, répondit Cassanak, tendant la main au barbier. Demain, avant midi, j'irai trouver mon beau-frère dans son jardin, je lui ferai part de nos conventions, et j'ai à lui apprendre une nouvelle qui le décidera à donner tout de suite son consentement ; je le ramènerai ensuite à la ville avec moi, nous prendrons le cadî en passant, le contrat se fera sur-le-champ, et le repas des fiançailles aura lieu le soir. Narilha n'apprendra la chose que quand elle sera terminée, et qu'elle ne pourra plus s'y opposer. »

Le barbier rentra chez lui, rempli d'une joie qu'il pouvait à peine contenir ; l'appât de l'or l'avait seul déterminé au mariage du sot Badur avec sa fille ; mais cet autre époux lui paraissait bien préférable ; il en prévint sa fille, qui n'eut pas de peine à lui obéir.

## X

Tandis que ce mariage s'arrangeait, les chimères les plus étranges roulaient dans la tête de Narilha et de son fils. L'un et l'autre étaient enchantés d'avoir rompu tout traité avec le barbier.

« Des gens du peuple, des gens de rien, de la canaille ! disait la mère. »

— Oh ! je ne suis plus de ces gens-là, moi, disait Badur, et je m'attends bien qu'on ne me rira plus au nez, comme on faisait auparavant. »

Puis chacun, la mère et le fils rêvaient, chacun à part soi, suivant sa capacité.

« Ah ! se disait Narilha, quand je ne ferais que vendre tous les jours mes fruits et ceux des autres à aussi bon prix, j'aurai bientôt rempli ma petite niche ! je serai obligée de faire un coffre-fort.... Mais où le cacherais-je ?... Oh ! nous ne resterons pas toujours dans cette maison-ci, et ailleurs nous aurons plus d'espace, et je trouverai bien le moyen d'y cacher mon trésor.... Quand





Le petit Chaperon-Rouge.

Ayuntamiento de Madrid





Le petit Chaperon-Rouge.

Ayuntamiento de Madrid



on s'apercevra dans Bagdad que mes fruits disparaissent sans que personne de la ville en ait acheté, il faudra bien qu'on y soupçonne du mystère ; et j'aurai beau garder le silence sur ma bonne fortune, on saura malgré moi que je suis la fruitière générale du firmament.... C'est une position magnifique ! je me logerai dans un beau palais, et au lieu d'étaler ma marchandise sous une tente et devant ma porte, je ferai ranger les fruits en pyramides entre les colonnes du péristyle de mon palais ; je vois déjà tous ces beaux fruits s'élever jusqu'aux voûtes.... Oh ! le beau coup d'œil ! les superbes pyramides ! on n'en ferait pas de plus magnifiques avec des saphirs, des émeraudes, des topazes et des rubis !... Certainement le calife voudra se procurer la jouissance de ce ravissant spectacle ; il sera heureux de recevoir de ma main quelques-uns des fruits qui sont destinés pour les astres.... On ne parlera partout que de la fruitière du ciel.... On saura ensuite que mon fils est marié avec l'Étoile du matin.... Et comme on sait que les étoiles influent sur le sort des hommes, tous les grands du royaume me feront la cour ; il y aura peut-être des rois dans la foule ; car quelque puissants qu'ils soient, ils sont rarement contents de leur sort.... Je ferai mes conditions avec eux ; et comme il serait humiliant pour moi de rester femme d'un potier de terre, je trouverai le moyen de divorcer ; j'épouserai un émir....

« Ah ! dans peu je serai la femme d'un émir.... Je rencontrerai dans la rue ce pourvoyeur qui s'est oublié avec moi ; je soulèverai la gaze de ma litière, et d'un regard je le châtierai de son insolence. Il connaîtra la distance qu'il y a entre un petit personnage comme lui et la fruitière générale du firmament ; car même quand je serai la femme d'un émir, je veux conserver toujours la pratique du Ciel ; l'argent qui en tombe est si bon à prendre !... Quant à mon fils, sa femme le fera sûrement prince ; peut-être le fera-t-elle régner quelque part !... il n'a pas beaucoup d'esprit, mais ses ministres en auront pour lui. »

Ainsi rêvait Narilha.

« Demain, se disait Badur de son côté, je me ferai raser de nouveau, car, ainsi, je me trouve infiniment mieux.... Me voilà donc bientôt l'époux d'une étoile ! c'est quelque chose de bien extraordinaire !... mais où et comment se fera le contrat ?... Descendra-t-elle, ou faudra-t-il que je monte ? j'ai vu des melons partir en l'air ; si c'eût été des citrouilles, il n'en aurait été ni plus ni moins !... Je disparaîtrai en citrouille. Que pourrai-je dire à mon étoile ?... Je lui dirai : Vous êtes bien ronde, bien blanche, bien brillante !... Je crois que cela ne sera pas mal.... En tout cas je puis consulter ce seigneur Arménien ; il m'a parlé d'une langue qui n'a pas de voyelles ; je le prierai de m'apprendre les mots que je dois dire, et de diriger ma conduite, car il connaît beaucoup mieux que moi les coutumes des étoiles. »

Tandis que Badur se livrait à ses idées extravagantes, la nuit est venue, et le firmament s'est parsemé d'étoiles toutes plus brillantes les unes que les autres....

« Où est donc la mienne, disait Badur ? plus je cherche, et moins je peux la distinguer.... Mais puisqu'on dit qu'elles aiment la bonne humeur, je m'en vais leur rire à toutes ; la mienne saura bien que si je ris c'est pour lui être agréable. »

Et il jette aussitôt des rires forcés, auxquels répon-

dent en chœur les ânes que Dalhuc ramenait alors à l'écurie.

« Fort bien ! Badur, lui dit son beau-père, tu viens d'égayer mes pauvres animaux harassés de fatigue, cela leur fera du bien. »

Mais le lendemain devait amener toutes les aventures à leur dénouement. La fruitière, mieux pourvue qu'à l'ordinaire, attend impatiemment le pourvoyeur céleste : il arrive, elle lui vend ses fruits plus cher que les jours précédents, et en est payée plus noblement : elle semble triompher d'avance des richesses qu'elle se promet, elle cherche déjà à copier les grands airs. L'Arménien s'en aperçoit, il paraissait s'en amuser beaucoup ; mais en même temps il était fort occupé à faire partir la marchandise. Le sot Badur essayait de jeter en l'air des grenades, et voyant qu'elles ne retombaient point, il commençait à se croire en communication directe avec le ciel, et continuait le manège jusqu'à se mettre en sueur :

« Courage ! courage, mon ami ! lui disait l'Arménien, vos présents, à ce que je vois, sont de plus en plus agréables.

— Vous le croyez ?

— Si je le crois ! vous êtes sans vous en douter le plus heureux des hommes, et sous peu vous en aurez la preuve.

— Mais je voudrais bien savoir, dit Badur, comment est faite ma future ?

— Absolument comme les autres, dit l'Arménien ; c'est comme si vous voyiez de nuit une jeune et belle personne, qui a un gros ver luisant sur le haut de son bonnet.

— Ah ! j'entends ; ma fiancée n'aura qu'à ôter son bonnet et elle sera alors une femme comme les autres : moi, je mettrai un ver luisant sur mon turban, et je serai à mon tour une étoile.

— C'est cela ! c'est cela ! dit l'Arménien.

Puis, se retournant vers Narilha :

« Eh bien ! madame, vous voyez les progrès de votre fils : en un moment, il en a plus appris que les plus fameux astrologues, qui perdent la vue à examiner les astres. »

Quoique Narilha ne manquât pas d'esprit, elle était fort ignorante, et cherchait encore plus à s'aveugler sur le compte de son fils ; distraite par la conversation de l'Arménien, elle se laissa persuader que Badur n'avait tenu que des discours raisonnables, et elle se flattait de voir le développement de son esprit faire de rapides progrès.

« Quand pourrai-je donc faire connaissance avec ma future épouse ? dit Badur.

— Dès demain, dit l'Arménien ; allez ce soir coucher hors de Bagdad, dans le jardin de votre beau-père : levez-vous à deux heures du matin pour aller au-devant de votre fiancée, suivez la route et marchez toujours vers l'orient ; un peu avant la naissance du jour, vous verrez l'étoile du matin dans le ciel ; si elle consent à vous épouser (et je n'en doute pas), elle descendra du ciel pour vous le dire. »

Après cela, Cassanak prit congé de la mère et du fils, en leur promettant de revenir le lendemain.

# XI

Ensuite il alla trouver son beau-frère Dalhuc, dans le jardin où il s'occupait à cueillir des fruits ; il lui fit



aisément comprendre combien il avait été injuste envers son fils.

Dalhuc se repentit de sa lâche faiblesse; il apprit avec bien de la joie que le barbier, son ancien ami, voulait donner sa fille à Il-Dalhuc, et que, s'il y consentait, on allait immédiatement passer le contrat. Il donna son consentement de grand cœur et partit aussitôt avec Cassanak pour se rendre chez le cadi.

Chemin faisant, il apprit bien d'autres choses : il sut par les révélations de Cassanak que sa femme avait un trésor qu'elle lui cachait, et que ce trésor était le produit de tout ce qu'elle lui avait volé et lui volait encore tous les jours; que là se trouvaient aussi les trois cents sequins d'Il-Dalhuc.

« Considérez, mon cher Dalhuc, ajouta son beau-frère, combien cette femme abusait de votre confiance ! Elle vous cachait tout et vous accablait de travail pour amasser un trésor dont elle seule voulait jouir. Je connais l'endroit où il est caché, nous pouvons aisément nous en emparer. Après cela, il faudra vous séparer de cette femme coupable : répudiez-la devant le cadi. Vous trouverez dans sa niche quatre fois plus d'argent qu'il ne vous en faudra pour lui rendre la dot que vous lui avez reconnue.

— Fort bien, dit Dalhuc; il est clair que j'avais épousé une méchante et une voleuse; heureusement, puisque ses vols sont manifestes, la loi me permet de me débarrasser d'elle; ce sera bientôt fait. »

Ils arrivèrent chez le cadi et de là dans la maison du barbier, où les fiançailles furent célébrées.

Pendant ce temps-là l'inquiétude régnait dans la maison de Narilha. La nuit était venue; Badur était parti pour son rendez-vous; Dalhuc n'arrivait point avec ses fruits; que pouvait-il être arrivé? Si les fruits manquent pour le lendemain, comment pourvoir aux besoins célestes?

Enfin, au moment où les portes de la ville allaient se fermer, le jardinier de Dalhuc arrive avec une demi-charge de fruits, et rapporte que son maître était parti depuis quelques heures avec un homme qui l'était venu chercher. Que peut faire Narilha, qui n'a pas même son fils auprès d'elle, pour envoyer chercher dans Bagdad au moins des fruits restés de la veille? Elle se voit exposée, suivant elle, à manquer sa fortune. Ah! quel orage va gronder sur le pauvre Dalhuc!

« Oui, disait-elle, quelle que soit l'heure à laquelle il reviendra, il faudra qu'il sorte sur-le-champ pour m'aller chercher des fruits; s'il n'y en a point dans Bagdad, dont les portes sont fermées, je le ferai plutôt sauter par-dessus les murs, que de manquer d'un seul jour la provision des astres. »

## XII

Il était minuit; Dalhuc frappe à sa porte, non en homme qui appréhende des reproches sur son retard, mais, pour la première fois depuis son second mariage, en maître de la maison.

« Il est ivre, sans doute! dit Narilha, mais il va payer cher sa débauche! »

En même temps elle ouvrit la porte en vomissant un torrent d'injures :

« Malheureux ivrogne! lui dit-elle, tu veux donc nous réduire à la misère! Qu'as-tu fait? D'où viens-tu? C'est ainsi que tu abandonnes ta femme et ton enfant pour te livrer à tes vices! Je porterai ma plainte au cadi; il

me fera raison de toi! Penses-tu donc que je te laisserai dormir avant que la boutique soit fournie de fruits pour demain? Je ne sais qui me tient de te casser bras et jambes. »

Dalhuc avait sa leçon si bien faite par Cassanak et le barbier, qu'armé d'un gros bâton, et déterminé à repousser la violence par la force, il sut cependant parfaitement se contenir.

« Femme emportée! dit-il, asseyez-vous et reprenez vos sens. Nous nous devons mutuellement un compte exact de notre conduite. Voici le mien.

« Hier j'étais dans mon jardin, quand mon beau-frère Cassanak est venu m'y trouver, pour me dire que mon ami le barbier donnait sa fille en mariage à Il-Dalhuc, mon fils, et qu'il fallait que je vinsse sur-le-champ pour le contrat et le repas des fiançailles; tout cela est fait, et j'en sors.

— Et tu as le front de me dire, reprit Narilha, que tu as quitté mes affaires pour conclure le mariage de ton imbécile de fils avec la fille d'un impertinent qui est venu hier nous insulter ici mon fils et moi?

— Doucement. Le barbier est mon ami et n'est pas plus impertinent qu'un autre; et, s'il existe ici un imbécile, le fils que vous avez est le seul que je doive soupçonner de l'être. »

La fermeté et le sang-froid de Dalhuc étonnaient Narilha au point que, tentée de se venger de l'insulte qu'elle croyait recevoir, elle désirait le faire par les moyens les plus violents; mais les armes et la résolution lui manquaient; sa rage impuissante se change bientôt en désespoir; elle se roule à terre en tordant ses bras, elle pousse des cris affreux, et finit par fondre en larmes et tomber en défaillance.

Dalhuc a été préparé à cette scène; tout lui est indifférent, pourvu que les sequins ne puissent lui échapper, et qu'ils le mettent en état de se débarrasser bien vite d'une femme dont il a reconnu la fausseté : il ne se couche point et attend paisiblement la fin de la crise.

Les heures se passent, le jour arrive; Narilha, un peu revenue de son évanouissement, épiait le moment de compassion et de faiblesse de son mari pour en abuser; elle l'attend en vain, Dalhuc conservait sa tranquillité, assis vis-à-vis d'elle, le menton appuyé sur son bâton.

« Cet homme-là, se disait-elle en elle-même, es changé tout à coup. C'est Cassanak, c'est ce maudit barbier qui l'ont rendu inflexible! Comment ferai-je pour me venger? Comment réduire mon mari?... Mais plutôt, comment pourrai-je recevoir ici le pourvoyeur des astres, à qui je dois parler en particulier? C'est lui seul qui pourrait m'obliger; il a de si puissants amis, qu'il me procurera bien les moyens de me délivrer des gens qui m'en veulent! Feignons de la douceur, et cherchons à éloigner d'ici mon mari. »

Prenant en même temps un son de voix mielleux :

« Vous devez être fatigué, mon bon ami, lui dit-elle, et j'ai peur que vous ne tombiez malade; allez vous coucher. Quant à moi, je vais mettre en ordre de mon mieux le peu de fruits que nous avons.

— Et pour qui donc? dit Dalhuc; je sais qu'il ne vient plus un seul acheteur de Bagdad, vous avez dégouté toutes les pratiques.

— Il n'y a pas grand dommage, répondit-elle; j'ai trouvé à les vendre à des étrangers qui m'en donnent un très-bon prix. »



En même temps elle lui montra cinq à six sequins et quelque monnaie.

« Voilà de l'argent, ajouta t-elle ; la maison n'a manqué de rien, et mes fruits ont été vendus. » C.

(La fin au prochain numéro.)

## VARIÉTÉS.

### LE MARÉCHAL NIEL.

Le maréchal Adolphe Niel, né en 1802, fut admis en 1821, à l'École polytechnique. Lieutenant du génie

en 1827, et capitaine en 1835, il s'embarqua en 1836 pour l'Algérie, et prit à la prise de Constantine une part brillante, qui lui valut les félicitations du ministre de la guerre et le grade de chef de bataillon. Classé, dès cette époque, parmi les officiers de son arme les plus distingués, devenu colonel, il fut attaché, en 1849, à l'expédition de Rome en qualité de chef d'état-major du génie, et rendit de tels services dans l'exercice de ces fonctions, qu'il fut, deux mois après, nommé général de brigade ; il eut mission d'aller à Gaëte porter les clefs au pape de la ville éternelle. De retour en France, il reçut la direction du génie au département



de la guerre, et fut promu, en 1853, général de division. Lorsque la guerre fut déclarée à la Russie, M. Niel fit partie du corps expéditionnaire de la Baltique, et commanda le génie au siège de Bomarsund ; la prise de cette forteresse lui valut le titre d'aide de camp de l'empereur. Au mois de janvier 1855, il se rendit en Crimée avec mission d'étudier l'exacte situation de l'armée, consacra quelques semaines à visiter minutieusement les travaux entrepris, et formula son opinion dans les conclusions suivantes : l'investissement total de Sébastopol pour amener les différentes parties du siège dans les conditions régulières et possibles, et

l'attaque du côté de Malakoff. Trois mois plus tard, il reçut le commandement en chef du génie de l'armée d'Orient, et dirigea le siège de la place. Quelques jours après l'assaut définitif, il reçut les insignes de grand-croix de la Légion d'honneur.

Comme aide de camp de l'Empereur, il a été chargé de faire, auprès du roi de Piémont, la demande officielle de la main de la princesse Clotilde pour le prince Napoléon. Au commencement de la dernière guerre d'Italie, il fut nommé commandant du quatrième corps de l'armée des Alpes. A la suite de la victoire de Solferino, il reçut le bâton de maréchal de France. V.